



AOÛT 2008. TÉHÉRAN. AU CONCERT DE SHARAM NAZERI, UNE ICÔNE INTOUCHABLE.

le permettait pas. C'est elle qui m'a encouragé à persévérer quand, dès l'âge de 5 ans, j'ai commencé à imiter les artistes entendus à la radio et à la télévision. » S'exerçant aux cantilations du Coran, Ali Reza décide de se consacrer au radif, le grand répertoire classique. « Lorsque l'imam Khomeyni est arrivé au pouvoir, j'avais 6 ans. Après plusieurs années d'hésitation, nos gouvernants ont décidé que la musique pouvait être enseignée à l'université, mais, encore aujourd'hui, on ne voit pas d'instruments à la télévision, et les femmes solistes en sont exclues. Il y a même eu une époque où j'étais obligé de me cacher pour aller suivre l'enseignement de mes maîtres. »

Exilé en France depuis 1982, le poète Amer Toussi parle d'une musique vieille de 3 000 ans. « Ancrée dans la religion zoroastrienne, elle a synthétisé des éléments sumériens, babyloniens et égyptiens, à l'époque de Cyrus le Grand. Lors de l'islamisation, au VII<sup>e</sup> siècle, la langue persane a été interdite tout autant que l'alcool et la musique. Mais notre peuple a résisté et l'art de chanter et de jouer des instruments a perduré grâce aux poètes et aux soufis, surtout dans les régions frontalières montagneuses kurdes, azéries ou baloutches. » Florissante à l'époque du Shah malgré la vogue des orchestres de prestige et des divas kitsch comme Gougoush, la musique traditionnelle a subi un rude coup d'arrêt avec la révolution islamiste de 1979. Quantité de musiciens se sont exilés, de nombreux autres ont sombré dans la pauvreté. Malgré

l'interdiction d'organiser des concerts, certains d'entre eux ont continué en se produisant dans des appartements ou à l'étranger. Parce que la pratique de la guitare aurait été encore plus transgressive, les jeunes se sont alors intéressés au luth setar, pourtant soumis lui aussi à... un permis de port d'instrument !

La guerre contre l'Irak, puis l'arrivée des réformateurs Rafsandjani (1989) et surtout Khatami (1997) ont vu un relâchement de la censure : concerts tolérés, festivals pop organisés, femmes autorisées à chanter à l'étranger ou pour un public féminin... Mais l'ultraconservateur Ahmadinejad est arrivé (à la mairie de Téhéran en 2003, à la présidence en 2005) et, de nouveau, « les musiques occidentales et décadentes » ont été interdites à la télévision et à la radio, soumises à une autorisation – quasi impossible à obtenir – pour les prestations en public. Les concerts de musique traditionnelle sont aussi soumis au visa du ministère de la Culture, à condition que soient évités les sujets politiques et les « manques de respect » à la religion.

Ghorbani chante souvent les textes du grand poète mystique du XIII<sup>e</sup> siècle Rûmî : « Je ne suis pas soufi (1), mais je vis avec Rûmî. C'est un trésor qui attire comme un aimant. Je connais ses poèmes par cœur, ils sont animés par le rythme, parfois, même leur soubassement est polyrythmique. » En Iran, les derviches « tournent » parfois sur eux-mêmes, les bras ouverts, comme en Turquie, mais le plus souvent ils se contentent

de chanter au son de la flûte ney et des percussions. Le pouvoir actuel les tolère d'autant moins qu'il considère « l'hérétisme » soufi comme une menace : « Déjà à l'époque de Khomeyni, explique Seyed Azmayesh, représentant en France de l'ordre Gonabadi, certains centres soufis avaient été démantelés, puis ils ont été autorisés quand Khatami est arrivé au pouvoir. Mais six mois après l'entrée en fonction d'Ahmadinejad, c'est au bulldozer qu'ils ont été rasés. » Seyed Azmayesh est persuadé que « la première étincelle des émeutes vertes » (dans le sillage des élections de juin) est venue des soufis qui, quelques mois auparavant, en février 2009, avaient osé manifester devant le Parlement pour protester contre la destruction d'un de leurs centres à Ispahan, et ce « malgré les chars, les hélicoptères et les nombreuses arrestations qui ont suivi ».

**Deux grands noms** des musiques traditionnelles ont pesé de tout leur poids lors du mouvement « vert », deux immenses chanteurs, Mohammad Reza Shadjarian et Sharam Nazeri. « Ils sont intouchables, explique Amer Toussi, parce qu'ils sont des icônes, des sortes de dieux vivants. Pendant la révolution contre le Shah, Shadjarian chantait d'anciens hymnes à la gloire du peuple, qui rythmaient les manifestations. Cette année, il a repris un texte invitant les pasdaran – les gardiens de la Révolution – à déposer leurs armes. Quand, quatre jours après les élections, il a exigé que la radio et la télévision cessent de diffuser ses œuvres, il a été soutenu par une pétition de 350 artistes et intellectuels. »

Pour Neda, la jeune femme tuée lors des manifestations du 20 juin 2009 sous l'œil des caméras, quantité de chansons ont été écrites. Elles ont flambé sur le Net, comme les nombreux textes rappés ou chantés qui continuent d'y fleurir sur des images de manifestations – pour préserver l'anonymat des interprètes. Pendant ce temps, le directeur de la télévision d'Etat édictait de nouvelles restrictions sur le petit écran, concernant le maquillage, les plaisanteries entre hommes et femmes, et la musique « trop présente » ■ ELIANE AZOULAY

(1) Le soufisme est un mouvement mystique de l'islam, apparu au VIII<sup>e</sup> siècle.

## A écouter

D'Ali Reza Ghorbani :  
**fff Calligraphies vocales**, 1 CD Accords croisés ;  
**fff Chants brûlés, Hommage à Rûmî**, 1 CD Accords croisés.  
**fff Musique classique persane** de Mohammad Reza Shadjarian 1 CD Ocora.  
**fff Mythical chant** de Sharam Nazeri 1 CD Buda Musique.

## A voir

**Ali Reza Ghorbani** en concert le 8 mai, au Théâtre de la Ville, Paris 4<sup>e</sup>.